la vie des livres

achetez CHEZ VOTRE LIBRAIRE
marabout
ROMANS - GUIDES - ENCYCLOPEDIES A PRIX POPULAIRES

Les dimensions du monde

GUILLEVIC

Un article inédit de Jean ROUSSELOT

Dès qu'on prononce le mot "paroi", on pense à la préhistoire et aux peintures rupestres, dont on a tout lieu de croire qu'elles avaient une fonction, religieuse, envoûtante ou exorcisante. Intitulant **Paroi** son dernier recueil (1) où très peu de vers, et très courts, s'inscrivent en relief, dirait-on, sur de grandes plages blanches, Guillevic n'a pas pu ne pas songer lui-même à ces fresques souterraines et à leur but profond. Mais pour lui c'est au grand jour, et à grande voix qu'il s'agit de s'attaquer à la paroi. Et non plus seulement pour la traiter comme un idéal support, mais bien plutôt pour la circonvenir, s'identifier à elle, la percer, découvrir la **"masse derrière"**, sans laquelle il n'y aurait pas, bien évidemment, de paroi.

Qu'est-ce donc cette paroi, à la fois bien réelle et, on l'a déjà compris, symbolique, à laquelle, tout au long de son poème (car tous ces petits poèmes s'enchaînent, n'en font qu'un seul) Guillevic adresse tour à tour des prières, des sarcasmes, mais gentils, et des paroles d'une virile tendresse ?

Cela ne se résume pas d'un mot. Disons, nous référant au poète lui-même et aux plus percutantes de ses formules, que cette paroi est à la fois ce qui nous unit à la totalité du monde vivant ou mort, idées comprises. Le mur indispensable à nos lamentations, la limitation de nos pouvoirs et l'absence de réponse à nos questions, mais aussi le nid, le refuge, l'espoir et la consolation de l'homme. "L'enfer c'est les autres" a dit Sartre. Pour Guillevic, les autres, ce serait plutôt la fin de la solitude, de l'incompréhension, de l'égoïsme, une sorte de communion organique, cosmique et, pourquoi pas, spirituelle ?

On voit l'ampleur généreuse du propos. Mais le poète, le vrai poète, est-il un "propos" ? N'avance-t-il pas plutôt par intuitions, coups de sonde, saccades du coeur et de l'âme, divinations dont l'entrechocquement de deux mots lui ouvre soudain la porte ? C'est ainsi que "travaille" Guilevic, tâtonnant sans honte s'il le faut, n'autorisant des phrases prosaïques ou narquoises entre deux coups d'ailes de la raison ardente, tantôt bonhomme, tantôt domptant le verbe avec une espèce de sécheresse avaricieuse, jamais précieuse cependant comme il advient chez Char, autre elliptique de haute volée.

Ecoutez plutôt comme elle est claire, simple, et pourtant lyrique à tous crins, cette promesse finale de **Paroi** :

Nous ferons de la terre
Une cathédrale sans murs.
Les grandes orgues déjà
Jouent la marée.

Les couleurs des vitraux
S'annoncent dans le jour,

Les blés sous la lumière
Concrétisent l'espace.

Sur le corps des amants
L'ombre n'est pas la mort,

Les dimensions du monde
Seront dans nos instants.

Chacun de nous
Officiera.

Poète de la lenteur, du détail, du mot juste et de la couleur la moins délébile, à jamais épris d'une province qui, pour lui, rimait avec enfance et éternité, farouchement réfractaire au bruit et à la fureur de nos temps mécaniques, Jean Pollain a été écrasé par une auto vraiment symbolique, place de la Concorde, alors qu'il venait de recevoir les premiers exemplaires de son nouveau volume de vers, **Espaces d'instants** (2).

On n'ose y croire et, pourtant, c'est écrit : cinq accidents déjà, dont le dernier, assez grave pour l'immobiliser pendant des mois, autant de signes, de plus en plus précipités, auxquels l'esprit le plus rationnel refuserait difficilement de faire crédit. Et Pollain lui-même ne s'y était sans doute pas trompé puisque, dans ses derniers poèmes, toutes choses prennent **"une saveur d'éphémère"** alors que, jusqu'à présent, il trouvait à ces mêmes choses **"le goût très fin de l'éternel"**.

Ce poète va nous manquer beaucoup, non seulement parce qu'il était d'un commerce aussi chaleureux que pittoresque, avec ses curiosités intarissables en tous domaines, qu'il s'agit de cuisine, de menuiserie, de rituel ou d'histoire, curiosités à tel point obsédantes, lancinantes, qu'elles cachaient certainement une profonde angoisse et un brûlant désir de communiquer, mais surtout parce qu'une voix vient de se taire qui nous aidait grandement à croire que le monde reste habitable.

Dans **Espaces d'instants** comme dans tous les recueils antérieurs de Pollain — de la **Main Chaude** à **Appareil de la terre** en passant par **Exister** et **Territoires** — une sorte d'énumération méticuleuse d'êtres et d'animaux, d'objets et d'états de conscience ne semble avoir eu pour critère que le souci de durer et de faire durer. Certes, Pollain est fort capable de s'intéresser à ce qu'il voit ou entend ici ou là dans le monde, fussent les **"cadavres des parsis étendus sur la tour du silence à Bombay"** mais, le plus souvent, c'est ce qu'il a vu ou entendu **"dans un bloc du temps Mil neuf cent dix"** dans son village natal de Normandie, Canisy, qui a le plus d'importance et de signification pour lui.

Tout enfermer dans **"les fins greniers de la mémoire"** afin que rien ne meure, que rien ne s'use, telle fut je crois l'ambition de Pollain. Pour tenter de la réaliser, et ses poèmes sont à cet égard une entreprise fascinante pour tous ceux qui méditent sur nos rapports avec le temps, il fallait à Pollain l'exacte écriture qu'il a pratiquée : soigneuse et précise, sans élans ni musiques, digne d'un miniaturiste qui ne veut rien omettre mais aussi d'un imagier rustique dont l'argument principal est la vivacité du coloris. Qu'on en juge :

Le pâtre s'assoit sur la chaise
A la paille tressée en triangle

Sans traitrise
approche une nuit.

Sous la laine noire et
poitrine dressée une femme
demeure étendue sur la
chaume rouge du sarrasin.

Bourriche à leurs bras
noueux, en silence sous
un nuage long, des
cultivateurs quittent leurs
jardins clos.

(1) et (2) Gallimard.

Jean POLLIAN 1903-1971

Jean POLLAIN est né à Canisy, en Normandie. Il a composé une oeuvre secrète et solitaire où il a su traduire à la fois la fragilité et la pérennité des perceptions humaines. Ses ouvrages les plus importants sont :

— "Exister" (1947)

— "Chef-lieu (1950)

— "Appareil de la terre" (1964)

— "Espaces d'instants" (1971)

"Le chant de Jean POLLAIN, écrit Luc Decaunes, est un chant à voix base, pudique et méticuleux qui naît au plus près de la vie quotidienne, là où l'on n'a pas l'habitude d'aller chercher la poésie".

Eugène GUILLEVIC

Eugène GUILLEVIC est né en 1907 à Carnac, en Bretagne. Auteur de nombreux recueils de poèmes parmi lesquels il faut citer :

— "Terraqué (1942) — "Exécutoire" (1947) — "Carnac" (1961) — "Sphère" (1963) — "Avec" (1966). Eugène Guillevic demande à la poésie d'éclairer les rapports entre les hommes et le monde. Elle est pour lui une tentative sans doute illusoire, mais une tentative tout de même, de compenser la douleur d'être mal accordé au monde, de sentir que "l'on est plus que l'on ne vit".

Arts et littérature
par Georgette Lacroix

Texte rédigé par GEORGETTE LACROIX pour l'émission ARTS et LITTERATURE ... à CHRC FM STEREO ... le samedi soir de 7.30 à 8 h.

BENOIT MISERE

LEO FERRE photo Geneviève Vanhaecke

ARTS ET LITTERATURE : éditions ROBERT LAFFONT

Le premier roman du poète chansonnier LEO FERRE: BENOIT MISERE a été publié par les éditions ROBERT LAFFONT, tout comme L'ERE DU VERSEAU de JEAN SENDY et LA MONTEE DES EAUX de KAMALA MARKANDAYA.

LEO FERRE né à Monaco en 1916 a fait des études de philosophie, de sciences et de droit. Il a été speaker à Radio Monte-Carle, aide-régisseur et pianiste et est venu à Paris au temps de St. Germain-des-Prés. Depuis, sa vie s'écrit avec des chansons: L'ILE ST. LOUIS, les AMOUREUX DU HAVRE... PARIS CANAILLE... L'HOMME... MONSIEUR MON PASSE... LA FORTUNE... LA POESIE FOUT L'CAMP VILLON... LE TEMPS DU PLASTIQUE... JOLI MOME... LES POETES... LES QUAT'CENTS COUPS... LES ANARCHISTES... LA MEMOIRE ET LA MER et combien d'autres.

LEO FERRE a mis en musique et chanté CHARLES BAUDELAIRE, PAUL VERLAINE, ARTHUR RIMBAUD et surtout LOUIS ARAGON. Il a écrit un opéra, LA VIE D'ARTISTE, un oratorio: LA CHANSON DU MAL AIME, sur le poème de GUILLAUME APOLLINAIRE, un feuilleton lyrique: LA NUIT, un recueil de poèmes: POETE, VOS PAPIERS, et enfin il publie son premier roman attendu depuis dix ans.

Il parait que ce BENOIT MISERE n'est pas auto-biographique. L'auteur a essayé de raconter l'histoire d'une certaine enfance. Quelques personnages ont sans doute vécu réellement bien que défigurés par le mouvement narratif. D'autres relèvent purement de la fiction même si l'on peut les rencontrer dans la rue, au café ou ailleurs.

LEO FERRE dit: Ecrire n'est rien. Oser le faire implique cette mémoire multipliée et mille fois anonyme, cette voix du dedans qui est la voix de mille autres voix qui crient derrière les portes de l'absurde ou de l'éternité.

Ce premier roman de LEO FERRE: BENOIT MISERE est en vente chez votre libraire et a été édité par la Maison ROBERT LAFFONT qui nous offre en nouveauté L'ERE DU VERSEAU de JEAN SENDY, l'auteur de LA LUNE, CLE DE LA BIBLE... LES DIEUX NOUS SONT NES... NOUS AUTRES... GENS DU MOYEN AGE... CEUX QUI FIRENT LE CIEL ET LA TERRE et les CAHIERS DE COURS DE MOISE.

LERE DU VERSEAU est présenté par la collection LES ENIGMES DE L'UNIVERS et répond peut-être à cette question: "L'homme peut-il continuer à être un produit de série issu de n'importe quel couple qui procréait en pensant à autre chose ou le produit raisonné d'un couple conscient qui l'aura conçu, élevé et façonné comme une oeuvre d'art ?" Toutes les idées reçues à ce sujet sont à reprendre de fond en comble et c'est la fin de la rassurante illusion humaniste.

La réponse aux questions posées, la solution aux problèmes qui nous menacent, JEAN SENDY ne l'espère que venant des Cieux, de ces Cieux où la science d'aujourd'hui redécouvre les innombrables mondes habités dont le Moyen-Age affirmait l'existence et dont il tirait la certitude des textes de la tradition.

Enfin, aux éditions ROBERT LAFFONT, LA MONTEE DES EAUX un roman de KAMALA MARKANDAYA romancière indienne qui a déjà publié LE RIZ ET LA MOUSSON... QUELQUE SECRETE FUREUR... LES SABLES CHANTANTS... POSSESSION et UNE POIGNEE DE RIZ.

Avec la MONTEE DES EAUX l'auteur nous transporte sur un de ces grands chantiers où se construit l'Inde nouvelle et où se rencontrent et parfois s'affrontent, techniciens occidentaux et ouvriers indigènes. Publié dans la Collection Pavillons, LA MONTEE DES EAUX a été traduit de l'anglais par S. DUBOIS.

Quelques nouvelles...

avec Georgette Lacroix

Le Québec vient de perdre l'un de ses plus grands poètes.

Claude Gauvreau, né à Montréal en 1925, avait été, tout jeune, l'un des auteurs du manifeste "Refus global", avec Borduas, Riopelle, Leduc, et plusieurs autres.

L'oeuvre de Claude Gauvreau, auteur prolifique, est en grande partie inédite.

x x x

Le 75e anniversaire de naissance du sénateur Thérèse Casgrain a mis fin à sa carrière au parlement, mais sa présence à la Chambre haute durant neuf mois a été fort appréciée.

Ayant été dans un milieu politique toute sa vie, madame Casgrain n'a siégé au sénat que pour une brève période, car une loi de 1965 rend la retraite obligatoire à 75 ans. Cependant, madame Casgrain dit qu'elle ne sera pas désormais vouée à la "chaise berçante". Elle termine actuellement un livre sur les 50 dernières années au Canada.

x x x

Le Prix Hermès fondé par l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris pour couronner la première oeuvre d'un écrivain, a été décerné par un jury composé de trois élèves de l'Ecole et des lauréats des grands prix littéraires de l'année (Michel Tournier, Jean Freustié, Bertrand Poirot-Delpech, François Nourissier, Camille Bourniquel, Michel Déon). Ce prix a été attribué à Pierre Jeancard pour

x x x

son roman La Cravache édité par Fayard. est choisi parmi les écrivains qui ont obtenu

Le Prix des Quatre Jurys dont le lauréat des voix dans les quatre grands prix littéraires de l'année, vient d'être attribué pour la quatrième fois. C'est Didier Decoin qui a été couronné pour l'année 1971 pour son roman Elisabeth ou Dieu seul le sait, paru aux éditions du Seuil, qui était en concurrence avec L'Amour des autres d'Henri Bonnier.

Didier Decoin est un jeune écrivain de 23 ans; c'est le fils du cinéaste Henri Decoin. Il a collaboré à "France Soir" et à la chronique parisienne du "Figaro".

Elisabeth ou Dieu seul le sait est l'histoire d'une jeune fille qui se sent la vocation d'une sainte, mais cette aspiration se heurte au scepticisme de la plupart de ses proches. Ce conflit est relaté sous une forme très personnelle qui révèle un nouveau talent.

x x x

Un tableau de Renoir, qui avait déjà été acheté pour l'équivalent d'environ 35 dollars, a été vendu hier à Londres, pour la somme d'un million, 159 mille dollars.

"Le Pêcheur à la ligne", tableau qui date de 1874, a été acheté par John Mitchell and Sons, marchands de tableaux londoniens.

L'oeuvre de Renoir faisait autrefois partie de la succession de l'éditeur Georges Charpentier, lequel avait acheté cette toile en 1875 pour la somme de 35 dollars.

Le tableau avait récemment été envoyé à Londres, par la famille Charpentier-Tournon, pour être mis en vente, chez Christie's.

Un autre Renoir, représentant "Mademoiselle Charpentier en bleu", a été adjugé pour 840 mille dollars.

x x x

La Bibliothèque nationale du Canada s'est porté acquéreur de nombreuses oeuvres manuscrites du compositeur canadien Alexis Contant, auteur du premier oratorio canadien, intitulé "Caïn".

La collection comprend de nombreuses autres ouvres : messes, cantastes, motets, poèmes symphoniques, de même que la correspondance personnelle de l'auteur, des pièces imprimées et autres documents.

Cette correspondance renferme des lettres de personnalités de l'époque, notamment Albani, Walter Damrosch, Maria Jeritza, Wilfrid Pelletier et autres.

La collection sera cataloguée et mise à la disposition des chercheurs. Les pièces les plus importantes pourraient faire l'objet d'une exposition, a laissé entendre M. Guy Sylvestre, directeur de la Bibliothèque nationale.

Alexis Contant, né à Montréal en 1858, est décédé en 1918. Elève de Guillaume Couture et de Calixa Lavallée, il avait enseigné la musique, et il fut aussi organiste durant 31 ans, à l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Ses oeuvres les plus connues, en plus de l'Oratorio, sont "Les deux âmes", "Tarantelle", "Méditation", et un "Trio" qui a été enregistré.

x x x

Le prix de poésie Louise Labé a été attribué, pour 1971, au recueil de poèmes de René Ménard publié par les Editions Rencontre, Architecture de la solitude.

Canadiana

Analyse d'ouvrages canadiens en collaboration avec l'Office des Communications Sociales

Le guide du judo

Louis Arpin, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1970, 219 p., $3.00

Premier d'une trilogie, ce guide du judo veut s'en tenir à la "technique debout". Conçu pour servir le manuel de référence aux ceintures noires et faire comprendre aux profanes les principes de base du judo — brise-chutes, déséquilibres, projections — l'ouvrage s'ouvre sur un lexique japonais-français, se poursuit avec un aperçu du judo dans le monde ainsi qu'au Canada avant d'entreprendre l'étude même du judo (litt. "voie de la souplesse") et des go-kyo (les cinq principes).

Préfacé par le premier ministre du Canada, M. Pierre Elliott Trudeau, lui-même judoka, ce livre est abondamment et excellemment illustré; qu'un tel souci de perfection dans la photographie soit peut-être attribuable au fait que l'auteur est réalisateur à la télévision, cela n'en relève pas moins la valeur du volume. Les explications des kyo, par contre, sont beaucoup moins concrètes, du moins pour le profane, quoique généralement écrits en un français grammaticalement irréprochable. L'abondance des mots japonais constitue un procédé pédagogique efficace. Car, de même que le vocabulaire français est universellement admis en escrime, le japonais permet à tous les judokas du monde de communiquer entre eux.

"L'une des caractéristiques les plus fondamentales du judo, souligne l'éminent préfacier, c'est qu'il refuse la violence et qu'à la force il oppose la souplesse, la rapidité et l'intelligence". Aussi, ce guide nous apparait être davantage un manuel qui devrait être complété par des exercices sous la direction d'un excellent professeur. C'est à cette condition, croyons-nous, que si vous êtes un jour uke (attaqué) vous serez en mesure de terrasser votre tori (assaillant).

Jacques Ferron malgré lui

Jean Marcel, Montréal, Editions du Jour, 221p., $3.00

Jacques Ferron constitue une sorte de phénomène dans notre littérature. L'un des plus prolifiques de nos écrivains, il déroute toujours un peu, à cause du monde qu'il crée; insolite, volontiers railleur, il intrigue souvent. Jean Marcel est le premier à donner une vision globale de cet univers romanesque, le premier à montrer que "l'oeuvre de Ferron prend l'allure d'un spectacle peuplé de santons ou de marionnettes où la forme des êtres importe moins que leur bavardage, élégant, parce qu'il est essentiel" (p.71). C'est l'art du conte qui est le don propre à Jacques Ferron, et c'est sous cette optique que Jean Marcel envisage toute la production du romancier-essayiste. La bibliographie permet de voir un peu la quantité d'articles, de livres signés par Jacques Ferron depuis plus de 20 ans.

Pour expliquer Jacques Ferron, Jean Marcel se réfère à une culture très large; il le met en parallèle avec les auteurs du Moyen Age, la culture antique, de même qu'avec ses propres contemporains. Mais à aucun moment, Jean Marcel ne fait-il étalage d'érudition, jamais son texte ne prend l'allure d'une thèse, le critique disparaissant derrière l'auteur étudié. Une sorte de sympathie affleure constamment dans le texte dont la lecture n'est jamais entravée par les références infra-marginales.

L'engagement politique de Jacques Ferron est connu; sa conception politique du monde "nous dit que la vie considérée comme un style fait problème en ce pays parce que l'organisation des rapports vécus entre les hommes est précisément de type problématique (...). Qui ne comprend pas ce Ferron-là fondamental, grand moraliste, n'entend.. rien.. non.. plus à sa désinvolture, qui est comme la justification du tragique" (p. 179-180). La solution que propose Ferron "court d'instinct du côté de la générosité" (p. 181). Il y a vraiment un "ferronisme", qui est "ni plus ni moins qu'un humanisme" (p. 202); Jean Marcel nous en convainc, et nul ne pourra dorénavant ignorer ce **Jacques Ferron malgré lui.**

Tuez le veau gras

Claude Jasmin, Montréal. Leméac, 1970, 79 p., $1.00 (Coll. Répertoire québecois, 5).

Tuez le veau gras, téléthéâtre de Claude Jasmin, créé en 1965, raconte les tentatives de Gilles Ménard pour transformer son milieu ; boursier de la province, Gilles a fait un long stage d'études en Europe. A son retour, il constate que sa petite ville de province est soumise et exploitée par une poignée de gens, "l'établissement (sic) de la ville" (p. 9). Gilles rêve donc de changer tout ça : "si les gars veulent se tenir et si les propriétaires des moulins et des usines à bois veulent collaborer, accepter un plan rationel, (...) il y aurait une manière de venir à bout de cette misère" (p. 29). Les projets de Gilles apparaissent d'abord aux gens du milieu simplement comme de "drôles d'idées"; quand ces projets commencent à prendre corps, une véritable coalition s'oppose au jeune homme, la mère seule restant l'alliée de son fils. L'establishment finit par avoir raison de Gilles, qui accepte une fonction de directeur dans l'usine locale; les ouvriers ne lui pardonneront pas cette trahison et tomberont sur lui à bras raccourcis : Gilles n'aura d'autres recours que la fuite et deviendra professeur dans "un tout petit collège" où il sera tranquille (p. 79).

Le dialogue de la pièce de Jasmin est vif, incisif parfois. C'est un langage de la confrontation, presque toujours efficace. Sans doute certains personnages parlent-ils trop "bien",... Mais faut-il le reprocher à Jasmin ?

"L'action se passe en 1955", note Jasmin. Le bouleversement social décrit dans cette pièce ne pouvait que se solder par l'échec. L'auteur disait lui-même, au moment de la création de **Tuez le veau gras** : "Ma pièce se situant au Québec il y a plusieurs années, la situation n'ayant pas encore changé (à cette époque), le cas de Gilles Ménard ne pouvait pas se résoudre autrement". Si les ouvriers ont aujourd'hui une voix, sinon le pouvoir que certains réclament pour eux, l'action de la pièce n'est pas anachronique, à tout le moins dans certaines régions de la province, il faut le reconnaître.

Un, deux, trois

Roman de Pierre Turgeon. Montréal, Editions du Jour, 1970, 170 p., $2.50.

Paul Mercier, journaliste, doit faire un reportage sur la fermeture d'une usine à chaux dans son village natal. Avant de s'y rendre, il évoque tout ce qui se passe tant dans sa tête qu'autour de lui. Mitka, jeune mannequin bulgare, Narcisse et Melchior, deux nègres nains, le photographe Guy puis Sylvie l'amie d'enfance, Bérubé, le père de celle-ci, son propre père et sa mère dont le souvenir est inséparable du sculpteur Charron, tels sont les personnages que ce roman met en scène avant qu'ils ne disparaissent pour la plupart par mort naturelle ou violente. Après la fermeture des fours à chaux de St-Maurice-des-Carrières et l'explosion du train qui emmenait au loin le matériel, Paul Mercier peut finalement écrire son récit. Mais le journaliste lui-même a mystérieusement disparu et le manuscrit s'est retrouvé sur le pupitre de l'éditeur par les bons soins du directeur de la revue.

La note à l'éditeur qui ouvre le roman nous prévient que le récit "manque d'unité et de logique", qu'il est "contourné, exagéré". Au plan purement journalistique, en effet, nul ne blâmera le directeur d'une revue de refuser ce texte comme reportage. Le narrateur se regarde vivre, se rappelle, retourne en arrière, replié sur son précieux "moi" : "Voilà 30 ans que je regardais passer les trains : pas étonnant que le monde eut l'air d'un meuglement" (p. 81).

Par des descriptions souvent heureuses et un souci parfois agaçant d'introspection, Pierre Turgeon cherche quelque chose d'important en vivant des événements ordinaires où le rêve et la réalité chevauchent toujours. On se demande où tout cela mène. L'auteur répond peut-être lorsqu'il confie dans une interview (**Perspectives**, 18 oct. 1970) : "Ce que je cherche à faire, c'est un roman où le lecteur peut inventer autant d'intrigues qu'il veut. Il y aurait donc en quelque sorte un roman différent pour chaque lecteur. La moitié de mes romans, je les trouve dans mes rêves, non pas tellement dans les images qui m'en restent que dans les émotions que ces images me communiquent... Le bon roman, c'est peut-être l'envahissement final du monde réel par l'imaginaire".

Les volumes analysés dans cette chronique sont en vente à la Librairie de l'ACTION.